

J.A. 1820 MONTREUX 1

N° 16
14 AOUT 1970
PRIX: FR. 0.60

TRIBUNE DE CAUX

L'ARTISTE

FACE

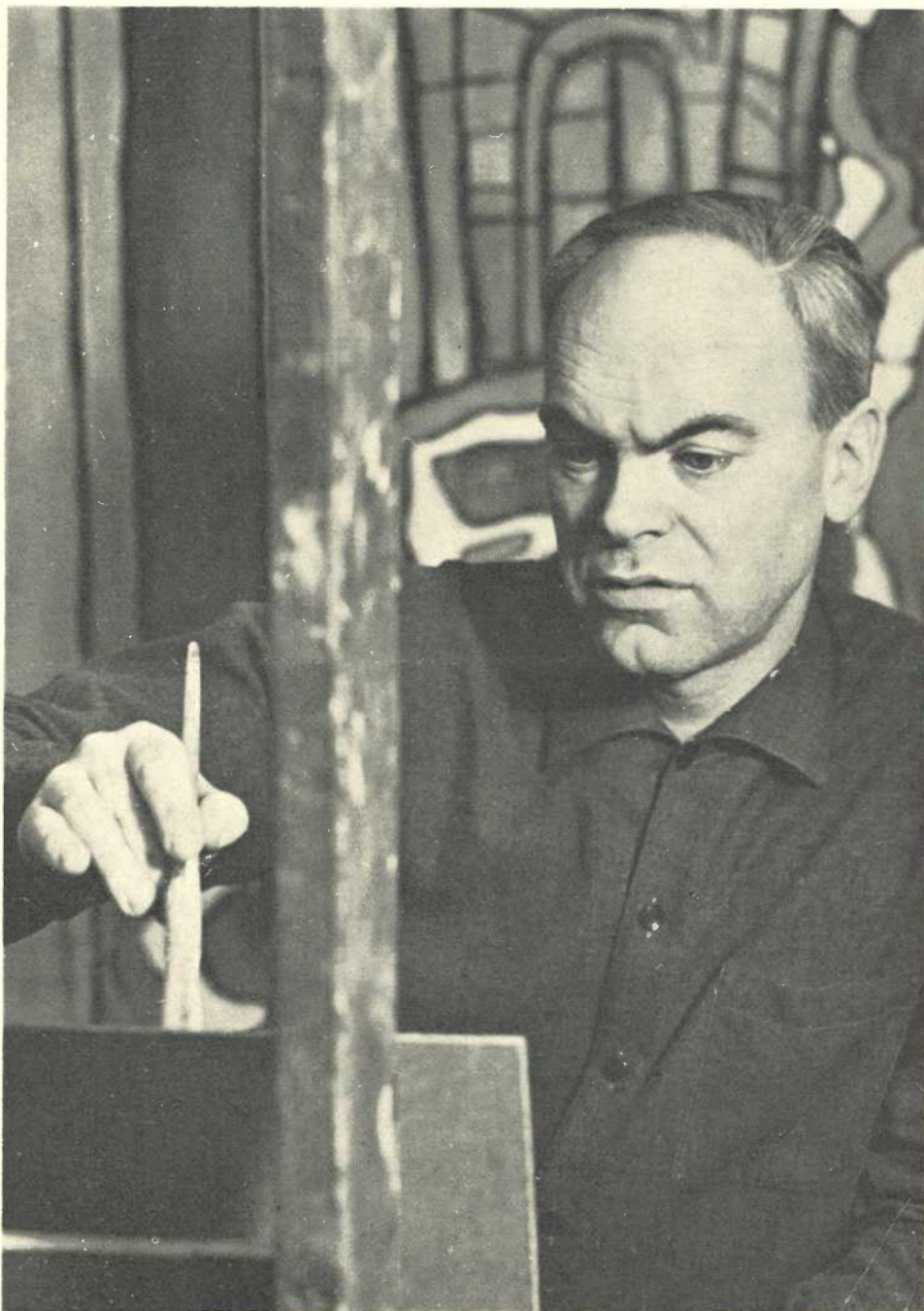
A LA SOCIETE

EN PAGES 2 ET 3:

Deux interventions
à la Conférence culturelle
de Caux

« L'artiste ne peut exprimer que ce qui remplit son cœur », déclarait aux envoyés de la *Tribune de Caux* le peintre norvégien Victor Smith. Pour lui, la conférence culturelle de Caux a eu le mérite de mettre l'accent sur le lien existant entre la vie de l'artiste, son art et la société. Les pensées qu'il a livrées au cours d'un entretien amical figurent en page 2. Smith, que l'on voit ici devant la maquette d'un vitrail, est un des grands verriers de Scandinavie.

(Photo Rengfelt.)



Un communiste à la recherche d'une révolution totale

HOMMAGE A MAX BLADECK

« Promouvoir une culture fondée non sur des options politiques mais sur des valeurs morales »

« Notre but est de promouvoir une révolution culturelle fondée non sur les options politiques mais sur des valeurs spirituelles et morales. » Par ces mots le professeur Lennart Segestråle, fresquiste finlandais, a ouvert la conférence culturelle qui s'est tenue à Caux du 24 au 31 août.

Musiciens, peintres, acteurs et auteurs dramatiques, cinéastes de différents pays d'Europe, se sont retrouvés

pour mettre en commun leur réflexion sur le rôle de l'art dans la tâche de reconstruction mondiale.

Dans le cadre des manifestations culturelles de cette session, une troupe française a interprété la pièce industrielle *On jouera sans rideau* ; concerts et expositions ont aussi rassemblés des talents hongrois, allemands, suisses, norvégiens.

Peter Lotar :

« La mission des écrivains est de créer une communauté universelle »

L'écrivain et dramaturge suisse Peter Lotar, qui est d'origine tchécoslovaque, a prononcé plusieurs interventions très remarquées. Nous reproduisons ci-dessous celle qu'il prononça lors de l'ouverture de la conférence culturelle.

LES artistes et les travailleurs intellectuels ont-ils la tâche de transformer le monde ? Sont-ils en mesure d'y parvenir ? Les opinions à ce sujet sont des plus diverses.

Friedrich Dürrenmatt, l'auteur suisse le plus fameux, est bien connu pour le plaisir qu'il prend à choquer, de façon brillante d'ailleurs, le public venu applaudir ses pièces de théâtre, dont les personnages nous rappellent que nous sommes tous sans exception des hypocrites, des gangsters et des voleurs. Change-t-il les gens de cette façon ? Voici ce qu'il en dit lui-même :

Que doit faire l'écrivain ? Tout d'abord, réaliser qu'il doit vivre dans ce monde. Qu'il n'en invente pas un autre ; le monde actuel est le produit de la nature humaine telle qu'elle est... Le monde deviendra un immense ensemble technique ou disparaîtra. Le collectif

va prendre de plus en plus d'importance, le spirituel comptera de moins en moins. Notre pensée est, par la force des choses, expulsée du domaine de la parole pour passer dans celui de l'abstraction mathématique. Je soupçonne les sciences exactes d'être devenues la forme présente de la philosophie et je crois que ce serait se faire de grandes illusions de croire que l'ancienne forme de philosophie rattachée à la parole ait encore une portée quelconque... L'écrivain doit cesser de vouloir sauver le monde.

Il y a un quart de siècle, j'ai eu, jeune lecteur d'une maison d'édition, la chance de découvrir Dürrenmatt et de l'aider à présenter ses premières œuvres théâtrales. Je me demande aujourd'hui si des auteurs d'un talent aussi remarquable ne pourraient pas faire davantage que de choquer les gens. Certes, cela exige une toute autre compréhension de l'essence et de la fonction de la parole.

La source de notre vocation

Dans un livre qui n'est pas encore totalement oublié et que certains non-conformistes appellent le « Livre des livres », il est écrit :

Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

Ici, la parole est l'expression de l'esprit, mieux, elle est l'Esprit lui-même. Elle n'est pas seulement l'Alpha, mais l'Omega, le commencement et la fin de toute vie spirituelle. Sur elle reposent la connaissance de soi-même, la dignité et la vocation de tous les travailleurs intellectuels.

L'harmonie de la vie culturelle a, depuis des siècles, perdu de plus en plus de terrain. Le *cogito ergo sum*, « je pense, donc je suis », de Descartes, cette fière déclaration de l'hom-

me pensant affirmant qu'il est devenu adulte, a marqué le début d'une évolution qui a provoqué une division de plus en plus profonde de l'être humain. Il y a toujours eu depuis un fossé entre la pensée et la foi, brisant l'unité entre nos sentiments intimes et l'action. Certes, l'homme y a vu tout d'abord son esprit, apparemment libéré de toutes ses entraves, s'ouvrir la porte de découvertes, d'inventions, de réalisations matérielles toujours plus étonnantes. En même temps, la foi n'est devenue qu'une superstition risible, dont la seule fonction pouvait être d'entretenir dans une joyeuse illusion les vieillards, les malades et les esprits infantiles. Comment la foi en un Créateur mystérieux, invisible et tout-puissant pouvait-elle se justifier quand l'homme voit son contrôle absolu s'étendre sur une terre dont les dimensions se rétrécissent sans cesse, et sur un univers qui se rapproche ?

Mais il y a l'envers de la médaille. La maîtrise de ces forces ainsi déclenchées nous échappe, tout comme nous échappe le contrôle de nous-même. Plus les conquêtes de la science, de la technologie, de l'économie, de l'organisation sociale sont bénéfiques dans leur intention originale, plus terribles aussi et plus néfastes sont leurs conséquences au niveau des relations entre les individus et les collectivités dans un monde plein d'ambitions et de haines. De plus en plus, nous perdons le contrôle des effets de nos recherches et de nos actes.

Comment pourrait-il en être autrement, si nous ne nous inclinons plus devant l'Esprit créateur qui inspire toute chose ? La majorité des hommes ne voient dans la foi et les normes morales qui en découlent rien d'autre qu'une façade nécessaire extérieurement, tout en les considérant au fond comme un pauvre obstacle au succès dans la vie. Ainsi l'humanité tombe dans l'abîme qu'elle a creusé elle-même.

Par bonheur, des lois éternelles veulent que, même dans la mort, naisse une vie nouvelle. Aussi bien la décadence d'une civilisation peut marquer le début d'une nouvelle phase culturelle. Ce sont les pionniers de découvertes physiques révolutionnaires qui montrent aujourd'hui la voie vers de nouvelles étapes de l'histoire humaine.

Rutherford a découvert à la pointe de ses recherches que le microcosme du noyau ato-

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :

Case postale 3, 1211 Genève 20

Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25 366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.-

Autres pays Fr. 18.-

France F. 20.-

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.-

France F. 10.-

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

mique est régi par le même miracle qui rend inexplicable le macrocosme, l'univers. Planck et Einstein affirment, sur la base de leurs travaux scientifiques, leur croyance en Dieu et en Sa force créatrice toute-puissante. C'est un événement de conséquences incalculables, car ce qu'il annonce est ni plus ni moins qu'une synthèse entre la pensée et la foi, et l'espoir de la naissance d'une ère nouvelle.

Mais tout cela nous donne à nous, serviteurs de la parole, une tâche immense. Face à une évolution aussi révolutionnaire, n'est-ce pas faire preuve de courte vue que de penser que les choses ne pourront pas se passer autrement qu'elles le font à présent. En est-il vraiment ainsi ? La pollution de l'air et de l'eau, l'empoisonnement des aliments, le chaos du trafic, l'enfer du bruit, et, plus grave encore, la guerre atomique et le suicide de l'humanité, sont-elles les seules perspectives qui s'ouvrent pour l'avenir ?

Non, il faudrait récrire ainsi les paroles de Dürrenmatt : « Si le monde ne devient pas autre chose qu'un vaste ensemble technique, il disparaîtra. »

Nous pouvons en conclure que la tâche des travailleurs intellectuels est justement de contribuer à sauver le monde. « Nos institutions échouent, a écrit Albert Schweizer, parce que l'esprit de l'inculture y règne. La grande tâche de la culture est de promouvoir une conception du monde dans laquelle les idées, les pensées, les réalisations d'une époque puissent s'enraciner. »

Le progrès, des utopies réalisées

Est-ce une utopie ? Je l'espère ! L'histoire du progrès n'est rien d'autre que l'histoire d'utopies réalisées. Les idéaux de Socrate et de Platon, la philosophie d'Aristote ont façonné des époques entières de l'histoire du monde. Des prédicateurs et des ermites tels que Moïse, Jésus, Mahomet, le Bouddha déterminent par leur parole la vie de centaines de millions d'individus. Les pamphlets d'un petit écrivain du nom de Rousseau sont au point de départ de la Révolution et un philosophe étranger au monde tel que Marx a transformé fondamentalement la moitié de la terre à partir de son petit appartement d'émigré.

Pourquoi alors se résigner ? On peut discuter de philosophie et de toute forme de pensée. Mais un écrivain qui abandonne son instrument, la parole, en d'autres mots, qui vide l'écriture de son sens profond, signe sa propre capitulation. Se charger d'une responsabilité est autre chose qu'un acte d'idéalisme infondé. En agissant de la sorte, nous assumons notre fonction dans la société. Ou bien nous en serons réduits à prononcer l'oraison funèbre d'un monde qui s'est survécu à lui-même, ou bien nous contribuerons à créer, comme simples ouvriers, un monde nouveau : à nous de choisir.

La vision du monde que nous apprenons à connaître à Caux correspond à une révolution plus radicale que ne l'est le marxisme. Elle ne se borne pas à transformer les structures sociales, elle vise à changer l'homme lui-même.

Des hommes égoïstes, avides, haineux sont incapables de construire un ordre social basé sur la justice. Ils ne sont pas davantage en

mesure de créer des valeurs durables dans le domaine artistique et culturel.

Les critères de pureté, de désintéressement, de véracité et d'amour ne sont pas seulement le fondement commun de tous les

Victor Smith :

« Nous avons besoin de nous purifier »

Entre l'une ou l'autre de ses interventions, Victor Smith, peintre norvégien, nous a confié ses réflexions. Un des chefs de file de la nouvelle génération d'artistes de son pays, il travaille actuellement à l'exécution d'un immense vitrail pour la cathédrale moderne de Tromsø dans le nord de la Norvège.

C'est que cette conférence a de particulier, nous déclare Victor Smith, c'est qu'elle met l'accent sur le lien existant entre la vie de l'artiste et son art. L'artiste ne peut exprimer que ce qui remplit son cœur. L'art est issu de ce que nous sommes. Nous avons besoin de nous purifier et de nous laisser pénétrer du bon esprit sinon nous exprimons les haines, les ambitions qui sont en nous. »

Pour Victor Smith, il n'y a pas de moment plus terrifiant pour le peintre que de se trouver devant sa toile vierge. Que se passe-t-il alors en lui ? « Un tableau, dit-il, c'est comme une naissance, une grâce et un cadeau. Certes, l'artiste doit connaître son métier, il doit avoir des talents. Mais ce qui fait le tableau, c'est la grâce de l'inspiration qui l'anime. »

Victor Smith est au demeurant très réaliste sur la nature humaine. « L'ambition est une force colossale dans chaque artiste. Celui-ci aime tellement être apprécié ! » Ce qui entraîne beaucoup de ses collègues à rechercher des formes spéciales extraordinaires, ultra-modernes. Victor Smith observe en passant qu'aujourd'hui plus un artiste essaie d'être moderne plus tôt son art est démodé. Autre danger qui guette l'artiste : celui de vouloir copier, en n'y apportant que des modifications mineures tel tableau qui lui a valu des commentaires de presse favorables. « Cette manière de faire amène certes de l'argent et des louanges, mais bien sûr, c'est l'art qui y perd. En somme on ne fait ainsi que se copier soi-même. »

« La tendance en vogue aujourd'hui dans l'art, nous confie Smith, est de démolir la société que l'on n'aime pas. C'est peut-être bien et nécessaire, mais ce n'est pas créateur, ce n'est pas le vrai usage de l'art, parce que l'art va du chaos à la forme. Démolir la société, c'est aller de la forme au chaos. »

L'art doit-il alors répondre aux besoins du monde ? lui avons-nous demandé. C'est exactement le genre de question qui laisse Victor Smith songeur. « Il n'y a pas d'art sur commande, c'est pourquoi art et propagande ne vont pas ensemble. Les communistes le savent bien, qui ont essayé d'utiliser l'art pour stabiliser leur régime, mais sans succès. Ils se demandent s'ils doivent utiliser plus de couleur rouge que de bleu. Ils le font mais ça ne rend pas les gens communistes. Il n'y a pas non plus d'art chrétien, comme l'a écrit

croyants du monde. Ils sont à la base d'une communauté universelle englobant les esprits créateurs de tous les peuples, de toutes les civilisations et de tout le temps. Voilà ce que nous aimerions réaliser ensemble !

Jacques Maritain : « Si vous êtes un artiste chrétien, n'essayez pas de faire de l'art chrétien. Vivez en chrétien et soyez bon artiste. » Par contre, continue Victor Smith, il est certain que l'art trahit toujours ce que ressent l'artiste qui l'a créé et c'est pourquoi ce qui se passe en lui est si important. »

Les artistes, par leur sensibilité, peuvent exprimer quantité de choses qu'il est difficile de traduire dans des mots. Pour Smith, il y a dans le grand art toujours quelque chose de simple, presque de naïf, mais, dit-il, « l'artiste donne à ces choses les plus simples un contenu fabuleux et les place dans une perspective qui leur donne toute leur dimension. C'est ce qui confère à son art une telle force de pénétration. »

Enfin, conclut notre interlocuteur, l'artiste doit être très conscient des besoins du public de son époque et chercher à y répondre, au lieu de chercher la popularité. « C'est l'une des choses que j'apprécie le plus dans le Réarmement moral, dit-il. Il m'a appris à faire les choses bonnes au moment où elles n'étaient pas populaires. »

AUJOURD'HUI

COMME HIER...



Pour obtenir un délicieux café au lait, une seule méthode :

2 cuillerés de café
+ 1 cuillerée de « TELL »

là est le secret d'un bon café !

L'Australie saura-t-elle partager ?

par Philippe Lasserre

Le destin de l'Australie repose sur une étonnante succession de coups de chance, nous disait il y a quelque temps un éminent parlementaire australien. Il est vrai que, depuis l'arrivée du capitaine Cook — dont on vient de célébrer le bi-centenaire — ce vaste pays a connu un progrès extraordinaire qui en fait aujourd'hui un des plus riches du monde, un pays à la porte duquel viennent frapper d'innombrables immigrants de toutes races et de toutes origines. Pour ces hommes, qu'ils viennent de la Sicile appauvrie, des tristes cieux de l'Angleterre ou des pays d'Europe orientale, c'est l'espoir d'un salaire élevé, d'une maison à soi, d'une très grande liberté de mouvement et d'une vie sociale à peine marquée par les différences de classe.

Pendant très longtemps, le pays a vécu de la laine et du blé. Un de ses grands « coups de chance » a été qu'au moment où le Gouvernement doit imposer aux agriculteurs un « quota » sur la production de blé et où les cours de la laine s'effondrent sur le marché international, des découvertes minières sans précédent relancent l'économie nationale.

Ce qui n'empêche pas l'Australie d'être encore un pays à la recherche de sa destinée et auquel se pose des problèmes très réels. Le contraste entre deux tendances le prouve : il y a ceux qui savent que l'Australie, du fait de sa position géographique, appartient à l'Asie et qui aimeraient qu'elle fasse davantage pour le monde qui l'entoure ; et il y a ceux qui disent que puisqu'il fait si bon vivre en Australie, à quoi sert-il de se soucier du reste du monde ? On se sent ici loin de l'Amérique, loin de l'Europe ; moins loin peut-être du Vietnam, où servent près de 10 000 soldats australiens. Ainsi, dans un pays où beaucoup s'interrogent et où la question des relations avec le monde extérieur se pose de façon aiguë, la présence de la force internationale du Réarmement moral et de la revue *Il est permis de se pencher au dehors*, invitée par un groupe d'hommes représentatif de la vie du pays, est on ne peut plus opportune.

La ruée vers les minerais

Si l'on juge d'après la place que les journaux consacrent aux différents aspects de la vie nationale, on constate que ce sont le boom minier et le problème de la Papouasie - Nouvelle-Guinée qui occupent le plus les esprits.

Chacun, du prospecteur à la recherche du nickel au petit épargnant qui espère faire fortune en se procurant des actions d'une grande société minière, est directement concerné par les récentes découvertes de gigantesques réserves de minerai de fer, de nickel et d'autres métaux. L'Australie est, et sera encore longtemps un pays de géologues, de mineurs, un pays qui attire les immigrants ou les étudiants avides de gain (il est possible de gagner 170 dollars soit 850 Fr.s. par semaine dans une mine au milieu du désert).

Si ce boom minier est un net facteur d'expansion et une source nouvelle de profit

pour toute la nation, il est aussi à l'origine d'une tension réelle. C'est du moins ainsi que certains expliquent la vague de grèves assez brutales et assez inattendues qui déferle sur le pays depuis quelques mois, frappant les secteurs les plus divers, depuis les infirmières du grand hôpital de Canberra jusqu'aux employés des postes en passant par les conducteurs de camions citernes et les ouvriers des raffineries de pétrole. « L'Australien moyen croit que le pays est soudain devenu très riche et revendique sa part du gâteau. D'où les grèves et l'augmentation de l'esprit revendicateur qui rendent caduque le système d'arbitrage prévu pour les conflits industriels », nous disaient récemment un ingénieur de Melbourne et sa femme.

A Perth, où se trouvent de grandes aciéries, à Adelaïde, centre de construction automobile, à Broken Hill, centre minier important, l'équipe du Réarmement moral a multiplié les contacts dans les milieux syndicalistes. Traversant le continent d'ouest en est, la troupe a fait un arrêt de 48 heures à Kalgoorlie, la ville de l'or ainsi qu'à Kambalda,

cité-champignon édiflée en quelques années par la « West Mining Corporation » sur ses gisements de nickel. Là aussi, mineurs, syndicalistes, ingénieurs, ont pu assister aux représentations faites par la troupe.

Il est clair que dans les années qui viennent, l'industrie australienne aura besoin d'hommes qui sachent faire accepter un mobile autre que le profit. Les séminaires industriels qui se tiennent au Centre du Réarmement moral à Melbourne, la conférence qui aura lieu à Canberra à la fin du mois d'août et à laquelle participera entre autres l'employeur suisse Gottfried Anliker, voilà qui permettra de mener ce combat dans un secteur essentiel. L'Australie devra aussi décider de ce qu'elle fera de ses nouvelles richesses. Va-t-elle vendre son minerai de fer à un prix intéressant au Japon ou à un prix moindre à l'Inde, stimulant ainsi la sidérurgie indienne ? De telles questions vont se poser de plus en plus à ce pays riche entouré de nations en voie de développement. On peut aisément imaginer les éventuelles conséquences, selon que la politique d'ensemble du pays est une politique de service ou de profit.

L'avenir de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, préoccupation majeure

Ce sont la Société des Nations, puis, après la guerre, l'ONU qui ont confié à l'Australie le mandat de la Papouasie - Nouvelle-Guinée (PNG), territoire composé d'anciennes colonies allemandes et britanniques. Dans l'immédiat, surtout à la suite des visites successives dans le territoire du premier ministre M. Gorton et du chef de l'opposition au Parlement de Canberra, le débat porte sur la date à laquelle il est envisageable d'accorder l'indépendance à ce pays qui doit encore se donner un nom. Différentes forces sont à l'action et le Gouvernement australien devra manœuvrer avec sagesse. Déjà il y a un peu plus d'un an, un grave conflit avait opposé, dans l'île de Bougainville, la puissante compagnie minière « Conzinc Rio Tinto », les populations locales et le Gouvernement australien. Ce fut grâce à l'intervention d'un membre de l'Assemblée consultative de Nouvelle-Guinée, M. Paul Lapun, un homme formé par le Réarmement moral, que ce conflit ne dégénéra pas et qu'une solution fut trouvée. Plus récemment, au moment de la visite de M. Gorton, un autre conflit, dans l'île de New Britain cette fois-ci, a éveillé la crainte que ne se développe une situation insurrectionnelle du type mau-mau. Ce conflit opposait une organisation autochtone, les Mataungans, aux autorités de l'administration australienne sur une question de terres que l'administration voulait redistribuer selon son plan à elle. Les Mataungans, s'opposant à ce plan, vinrent par milliers, armés d'arcs et de lances et prêts à la bataille, occuper les terres en question. En face d'eux des renforts de police s'apprêtaient à les déloger. Il fallut l'intervention d'une pluie providentielle et surtout d'un dé-

puté socialiste, M. Beazley, pour éviter l'explosion. M. Beazley, qui connaissait personnellement les dirigeants Mataungans, envoya à chacun d'eux un télégramme les exhortant à ne pas recourir à la violence. Une deuxième fois, l'intervention d'un homme convaincu du Réarmement moral tirait l'administration australienne d'un mauvais pas et lui accordait un sursis bien nécessaire. M. Beazley se trouve être un de ceux qui ont pris la responsabilité de faire venir en Australie la troupe de *Il est permis de se pencher au dehors*. Il est aussi, à côté d'un comité d'invitation au sein duquel se trouvent le président de l'Assemblée consultative de Papouasie - Nouvelle-Guinée et certains des dirigeants Mataungans, parmi ceux qui comptent sur la visite de la troupe dans ce territoire en marche vers son indépendance pour y créer un climat nouveau.

Il se pose enfin à l'Australie le problème de sa politique étrangère et de sa défense. De quelle façon peut-elle concilier sa vocation asiatique avec son appartenance au Commonwealth et au monde occidental ? Si elle parvient à répondre à ce défi dans un esprit de service et de désintéressement, elle trouvera sa vraie destinée.

Elle le peut. Avec le Réarmement moral, l'Australie pourrait créer une nation riche qui sait partager, une civilisation d'opulence sans décadence, une société où les divisions entre races et entre classes auront été surmontées. Le groupe de cent personnes de plus de vingt nations qui sont en ce moment à l'action dans ce pays peut être un catalyseur pour aider les Australiens à conduire leur pays vers sa pleine destinée.

Une passion pour transformer le monde

Max Bladeck n'est plus. Voilà la nouvelle qui attristera des milliers d'hommes de par le monde qui ont trouvé, grâce à ce mineur allemand, militant et révolutionnaire, une foi combattante. Ci-dessous,

nous narrons les épisodes qui marquèrent le cheminement intellectuel et spirituel de cet homme hors-cadre, tel que l'ont raconté à Caux certains de ses amis, de Norvège, du Canada, d'Inde et d'Allemagne.

PETIT de taille (1,55 m), le visage émacié, Bladeck avait emmagasiné sous son haut front d'intellectuel une grande partie de la science que le marxisme peut enseigner. Tout jeune, il s'était détaché de l'Eglise et il avait rejoint les rangs du parti communiste allemand en 1922. Pendant toutes les années du régime nazi, il ne renia jamais ses convictions communistes, malgré les risques qu'il encourait.

Max Bladeck et sa femme, Grethe, vivaient dans une petite ville au cœur de la Ruhr, Moers. A deux reprises, la cité fut détruite par l'aviation alliée et Max dut déblayer les ruines de sa maison pour en retirer sa femme. Moers, après la guerre, vota à 42% communiste.

En 1945, immédiatement après la défaite de l'Allemagne, on lui confia de lourdes responsabilités au sein du parti et des syndicats et il fut nommé membre du comité exécutif du parti communiste de la Ruhr. Il fut également chargé des relations du parti avec les syndicats le long du Rhin, jusqu'à la frontière hollandaise, et il fut élu délégué syndical des 2000 mineurs des charbonnages où il travaillait.

C'est à Moers qu'arriva un beau jour un groupe international du Réarmement moral, invité par le directeur général des charbonnages allemands, le Dr Heinrich Kost. «C'était la pire introduction possible, rappelle M. Jens Wilhelmsen, de Norvège. Mais elle était le résultat d'une conversation de cinq minutes entre M. Kost et Frank Buchman, le fondateur du Réarmement moral, dans laquelle celui-ci lui avait appris comment demander ses ordres à Dieu plutôt qu'aux hommes.

» Avant notre arrivée à Moers, poursuit M. Wilhelmsen, la compagnie minière avait lancé un appel pour que nous puissions loger «chez l'habitant». A la surprise générale, l'une des familles qui offrit un lit fut la famille Bladeck. Plus tard, nous devions apprendre que la fille unique de Max, Isolde, voulait apprendre l'anglais et avait supplié son père de prendre quelqu'un chez eux. On me suggéra d'aller loger chez les Bladeck. Aussi n'était-ce pas sans certaines appréhensions que je franchis le pas de porte des Bladeck, un soir d'hiver, froid et pluvieux. Toutes les maisons de mineur de la Ruhr ont une sonnette de bicyclette. Je n'oublierai jamais le son de celle des Bladeck ! Max me reçut, m'introduisit dans le salon qui devait être ma chambre à coucher, puis me montra ce qui était son fleuron : sa bibliothèque. Elle contenait toutes les œuvres de Staline, Lénine, Plekanov, Mao et autres théoriciens marxistes. Bladeck connaissait tous ses livres aussi bien qu'un ecclésiastique connaît les Ecritures. Il me disait : « Marx souli-



Max Bladeck avec des ouvriers indiens

gne à la page 520 du volume qui se trouve au rayon supérieur... ».

» Chaque soir, quand je rentrais après la pièce de théâtre, quelle que soit l'heure tardive de mon retour, il m'attendait, assis à la table de la cuisine. Il y avait deux tasses de café, une pour lui et une pour moi. Max s'était préparé à la discussion, comme tout bon Allemand qui se respecte. Alors, rassemblant tous mes arguments et mon courage, j'essayais de lui prouver pourquoi le communisme avait tort, en lui parlant de la condition ouvrière en Allemagne de l'Est, des « purges » du régime stalinien, etc. Mais Max ne demordait pas de ses convictions, je n'avançais pas d'un pouce, et me sentais de plus en plus déprimé.

» Alors je me suis mis à genoux pour demander à Dieu quoi faire. « Cesse de lui dire que l'idée pour laquelle il a engagé sa vie est fautive, fut la pensée qui me vint, et sois simplement honnête sur les endroits dans ta vie où tes actes n'ont pas été en accord avec tes paroles. » Ce que je fis le lendemain. C'était très simple et cela me prit dix minutes. Pour la première fois, Max ne me répondit pas avec une contre-argumentation marxiste, mais resta silencieux quelques instants avant de me raconter certaines des choses les plus difficiles de sa vie : la difficulté des relations avec ses camarades du parti, toujours teintées de méfiance et de rivalité, et certains problèmes familiaux qui le tourmentaient. Ce soir-là, nous devînmes des amis. »

Deux semaines plus tard, Bladeck vint voir *L'Elément oublié*. Trois employeurs prirent la parole après la pièce : un directeur d'une usine de papier du Canada, un Anglais qui dirigeait une entreprise de produits oléagineux et un propriétaire de forêts finlandais.

Ces hommes-là, Bladeck les avait toujours considérés comme appartenant à la catégorie des « incurables ». En les entendant parler d'un changement de mobiles et d'honnêteté absolue, Bladeck eut la franchise de reconnaître que cela ne cadrerait pas tout à fait avec sa philosophie de la guerre de classe, et qu'il y avait là un élément nouveau.

Quelques jours plus tard, tous les délégués syndicaux du district de Moers furent convoqués pour discuter du Réarmement moral, qui avait suscité pas mal de remous dans toute la région. Bladeck devait présider la soirée, dans un de ces cafés allemands où l'atmosphère est lourde de fumée de tabac, de relents de bière et de passions philosophico-révolutionnaires. Tous les membres du parti communiste avaient préparé leur petit discours et ils se passaient la parole de l'un à l'autre pour empêcher d'autres qu'eux de dire quoi que ce soit. A la fin, Bladeck se leva et déclara posément : « Camarades, je suis parvenu à la conclusion que si le capitalisme est la thèse et le communisme l'antithèse, peut-être que le Réarmement moral est la synthèse que nous recherchons. » Ces quelques paroles, on se l'imagine, jetèrent un émoi considérable dans la salle.

Au cours de l'été qui suivit, Bladeck vint avec cinq de ses collègues du parti à Caux. A leur retour, la direction de celui-ci les convoqua et leur remit un ultimatum : ou signer un article de condamnation du Réarmement moral ou se faire exclure du parti. Quatre sur cinq de ces hommes tinrent bon en affirmant que « les critères moraux ne sont pas dirigés contre le parti ; ils sont au contraire nécessaires au communisme et nous continuerons à lutter sur la base du Réarmement moral. » Leur exclusion fut prononcée peu après.

On se demandait ce qui allait se produire lors des élections syndicales. Ceux qui avaient voté pour Bladeck, dans la logique des choses, devraient maintenant voter contre lui. Des tracts furent distribués sur le carreau des mines disant : « Kost, Hitler, Bladeck, ils sont tous taillés dans le même bois ». Bladeck riposta en affichant un placard manuscrit où il expliquait, en dix points, pourquoi il luttait pour le Réarmement moral. Le résultat fut qu'il rassembla davantage de voix qu'aux élections précédentes.

Ayant tout de suite saisi que la bataille menée par le Réarmement moral était mondiale, Bladeck se déplaça constamment avec ses collègues pour faire part de ses convictions : en France, ils furent les premiers Allemands à prendre la parole lors d'un meeting de masse à Lille, en 1952. En Scandinavie, ils furent reçus par les premiers ministres de Norvège et du Danemark. Aux Etats-Unis, ils s'efforcèrent de faire comprendre certaines réalités sur l'état d'esprit européen aux membres du Congrès. En Inde, ils s'adressèrent aux militants syndicalistes et aux étudiants marxistes. A Calcutta, Bladeck se hissa sur un rocher pour se faire voir et entendre par des milliers d'étudiants gauchisants ! C'est en Inde aussi que Bladeck apprit le décès de ses parents. Lui qui n'avait pas remis les pieds dans une église depuis trente ans demanda à Buchman si l'on pouvait organiser « un service à l'église pour ses parents ». Pour la première fois depuis sa jeunesse, Bladeck se remit à prier. Il avait retrouvé sa foi en Dieu avec sa passion de transformer le monde.

P.-E. D.

Vient de paraître

Le Lever de la Nuit

Le texte du film *Le Lever de la Nuit* (Happy Deathday) vient de paraître en français. Il est donc à disposition de ceux qui veulent étudier le dialogue percutant de Peter Howard qui touche à tant de questions brûlantes de notre époque : la vie et la mort, l'argent, la question raciale, la vie sexuelle et les avortements, la science et Dieu. Certaines œuvres sont immédiatement accessibles car elles dépeignent le présent. D'autres, en avance sur le temps, demandent d'être étudiées, méditées. *Le Lever de la Nuit* est de celles-là.

Le film, en version française, peut être mis à disposition de nos lecteurs pour les séances qu'ils voudraient organiser. Tel étudiant belge l'a montré dans son collège. Tel directeur d'écoles en Suisse à ses classes de gymnase. Un groupe d'infirmières a pris l'initiative de projections dans leur ville. Au moment où beaucoup se préoccupent à juste titre de l'effondrement généralisé des barrières morales et se sentent souvent impuissants à réagir, ces gens ont trouvé dans *Le Lever de la Nuit* une arme de combat.

Pour rendre témoignage de la qualité de l'adaptation française de Jacques Willemetz, dont les studios de doublage, à Paris, ont accompli la synchronisation du film, citons les tout premiers passages du script. Ce sont les paroles d'un riche industriel croyant qui affronte la mort :

Je suis un vieil homme, un très vieil homme. Je suis étendu là. Nul ne sait si je rêve ou si je suis éveillé, et il m'arrive de ne pas le savoir moi-même. Les heures se traînent lentement, longues heures de la nuit, avec leurs pas pesants dont chaque empreinte est un souvenir. L'espoir, la peur, la souffrance, la déception, l'amour qui se dessèche et n'est plus que haine, jusqu'à ce que la douleur et le murmure des souvenirs m'anesthésient. Et je dors... je dors... et une fois de plus mon rêve me parle de souffrance. Parfois, je souhaite que ces pas lourds se hâtent, courent, galopent et m'entraînent au bout du voyage, afin que la douleur me plonge dans... dans quoi ? Un long sommeil et l'obscurité éternelle ? Qui peut être sûr d'une fin... ou d'un commencement ? Les rêves continuent peut-être au-delà du voyage... et la douleur aussi... Qui peut savoir ? Alors il m'arrive de souhaiter que le rythme des heures ralentisse et s'arrête pour me donner le temps, une année ou deux peut-être, de supporter ce que je connais, plutôt que d'affronter ce que je ne connais pas. Pendant un instant, j'oublie les années... tandis qu'une certaine volupté, ou un combat, la haine ou un baiser, obscurcis par le temps, remontent à la surface de mes souvenirs. Je suis comme un vieil arbre qui confondrait la morsure du gel sur ses racines avec la montée de la sève printannière dans ses jeunes branches. Alors, il me semble que je pourrais me lever... marcher et courir... arracher à la vie un dernier trophée. Alors je sais que je rêve.

Entendu à Caux

M. ZENON ROSSIDES,
ambassadeur de Chypre à Washington et aux Nations Unies

Maintenant que l'humanité a le pouvoir de se détruire elle-même, la moralité générale-acceptée ne suffit plus à sa survie. Les critères actuels conduisent à la destruction du monde par le conflit nucléaire ou la lente intoxication de l'environnement par la pollution. Aucun problème diplomatique ne peut être résolu par une approche uniquement intéressée. Aucun problème ne peut rester sans solution si nous mettons l'égoïsme au rencart. C'est pourquoi le Réarmement moral est si important. Il va à la racine des problèmes.

M. JEAN FERNAND-LAURENT,
représentant permanent de la France auprès de l'Office des Nations Unies à Genève.

Mon métier est la diplomatie. On a souvent tendance à définir ou à comprendre celle-ci

comme un métier où il s'agit de ne rien dire ou de mentir avec élégance sans qu'on puisse s'en apercevoir ! Ce n'est pas comme cela que je considère mon métier. Je vois la diplomatie comme un métier passionnant et difficile, qui consiste à établir des relations vraies entre les peuples. Seule une communication sincère et véridique peut établir la confiance, qui rend possible le pas en avant, le progrès.

Certainement, il y a des situations qui paraissent bloquées ; mais les situations bloquées ne changeront jamais, si nous n'avons pas l'espoir qu'elles changent. Le désespoir et, je pense, l'orgueil, sont les deux principaux péchés. Quand bien même une situation serait bloquée pour longtemps, nous pouvons tout de suite changer le caractère des relations. Au lieu d'une relation de haine, ce peut être une relation de patience et de compréhension.

Un écrivain français, qui était un pilote, St-Exupéry, a écrit une phrase que j'aime citer devant des hommes de ma profession : « En tout ennemi, je vois un ami et il le devient ».

Pour la Fête nationale suisse, le Conseiller d'Etat M.-H. Ravussin

COMME chaque année, la fête nationale suisse à Caux est l'occasion d'un long cortège aux lampions, qui, partant de la promenade bordant le centre international, s'achemine par les lacets de la route, et forme une longue cordée lumineuse jusqu'à la prairie des Hauts-de-Caux. Là, devant un panorama incomparable, le feu traditionnel s'embrace comme pour faire écho aux cents feux qui brillent en bordure du lac Léman, sur les montagnes avoisinantes comme dans la vallée du Rhône.

C'est peut-être, en ce 1^{er} août, le rassemblement national le plus international. Les lueurs tournoyantes du feu permettent de distinguer ici un costume norvégien ou autrichien, là une mantille colombienne, là un sari ou une gandourah, aussi bien que des costumes cantonaux.

Pour le discours traditionnel, la Société de Développement de Caux avait fait appel à un membre du gouvernement vaudois, le Conseiller d'Etat Marc-Henri Ravussin. Renonçant aux envolées habituelles du 1^{er} août, le Conseiller d'Etat a préféré voir la Suisse d'aujourd'hui avec réalisme. Il décrit sans ménagement la recherche du profit qui semble conditionner la vie de tant de nos compatriotes.

Pour terminer, l'orateur souligne devant son auditoire international que nos problèmes intérieurs ne doivent pas nous faire oublier le monde et les millions d'hommes qui meurent de faim « en cet instant même où nous vivons en paix repus de biens matériels ». Pour M. Ravussin, deux conclusions s'imposent pour chacun : s'engager personnellement dans la vie communautaire ; apprendre l'art de vivre ensemble.



Il est partout un visiteur
que l'on reçoit de belle humeur.
Qui donc est-ce ? vous voyez JUST.
Comme dit Roland Jay : « c'est juste ! »

40 ans Just

Fabrique de brosses et produits JUST 9428 Walzenhausen



Madame Oui!

Ils étaient cinq enfants, et mon mari raconte qu'ils pouvaient toujours ramener des camarades à la dernière minute : sa mère leur faisait place à la table. Comptait-elle sur ces inattendus en faisant ses provisions ou rallongeait-elle la soupe in extremis, je ne sais. Toujours est-il que le cœur y était.

Pourtant cette attitude accueillante aux changements de programmes ne va pas de soi, nous le savons toutes ! Il y a deux mille ans, nous dit-on, se trouvaient déjà des gens pour dire non aux dérangements, quitte à s'y mettre ensuite, d'autres pour dire oui, mais ne rien faire... Aujourd'hui, on dirait que le non immédiat est très en vogue — dans la politique, l'industrie et les familles. Ou à la rigueur le oui-mais. On a si peur de se faire exploiter si l'on dit oui ! Et voilà une voie royale qui tombe en friche pour le malheur de tous !

Eh bien, non, pas chez les Simpson. Monsieur, qui est Ecossais, Madame, leur fille de seize ans et son chien « Bobby » habitent Londres, en plein quartier des docks. Autour de leur maison, des terrains vagues où des immeubles modernes vont remplacer pour les docks les tristes maisonnettes d'avant. Depuis des générations, les docks vivent là, à portée de voix en somme des sirènes de leurs bateaux.

Tout le monde vient chez les Simpson, car même « Bobby » sait se montrer un hôte attentionné. Les amies de classe ont beau afficher un souverain mépris pour les parents, la vie de famille et autres vestiges du passé (!), elles aiment y venir... et y rester. « Je suis contente, dit M^{lle} Simpson elle-même, de vivre dans une famille comme la nôtre où l'on ne sait jamais qui l'on va voir arriver : un docker, un armateur, un groupe d'une association féminine, une camarade d'école. Je ne crois pas qu'on puisse avoir une vie plus passionnante que la nôtre ! Surtout de savoir que notre famille compte dans une bataille pour le monde entier et que chacun y a sa place. »

Il y a quatre ans, une grève des marins avait paralysé les ports anglais. L'intervention du premier ministre n'avait abouti à rien, celle du bureau national du syndicat non plus. On ne pouvait laisser les choses continuer ainsi, décida M. Simpson qui, lui, n'a d'autre lien avec les milieux industriels que l'emplacement de sa maison et ses convictions.

Mais, vous le savez, les Ecossais n'ont cure des obstacles ni des impossibilités. Il réussit donc à pénétrer au quartier général du comité de grève, assiégé par la presse, et à parler à un homme qu'on lui avait signalé. Mieux encore, il le décida à venir le soir-même chez lui voir le film *Hommes du Brésil*, qui montre la façon révolutionnaire dont les docks de Rio de Janeiro ont sorti leur port de l'ornière.

Comme par hasard, cela se passait le jour où M^{me} Simpson attaquait les nettoyages de printemps ! Dès la première heure, elle avait décroché les rideaux, enlevé les housses fleuries des fauteuils et porté le tout à la teinturerie. Quand son mari arriva, au début de l'après-midi, et annonça visiteur et film pour le soir, elle avait lessivé les peintures de deux murs sur quatre au salon ! On ne peut pas dire qu'il tombait bien.

M^{me} Simpson dit oui pourtant et tous deux rirent bien du tragi-comique de la situation. « J'ai décidé une fois, explique-t-elle simplement, que je répondrai oui à tout ce que Dieu pourrait me demander, au lieu de commencer par dire non. Quand on fait ça, toute notre

permet d'aboutir à une solution deux semaines plus tard.

N'est-on pas fort loin ici de la conception courante de la vie de famille — îlot heureux dans une mer démontée — qu'on pourrait décrire comme le protectionnisme maternel à outrance ? Chez les Simpson, on parlerait plutôt d'interventionnisme... et leur fille n'a pas l'air de s'en mal porter. Incidemment, elle me disait être la seule de sa classe à n'avoir pas raccourci ses jupes au maximum, ou plutôt au minimum. « Les autres disent que je suis folle », précise-t-elle sans avoir l'air de s'en faire : on voit bien qu'elle a l'esprit occupé par autre chose ! Et elle continue : « Mes camarades ne se réjouissent de rien



attitude en famille change, car on est bien obligé de procéder ensemble.» L'extraordinaire, c'est qu'une famille qui se bat ainsi pour son pays, peut même enrôler la teinturière, puisque celle-ci changea tout son programme et qu'à 17 h. 30, housses, rideaux, tout était prêt ! Quand le syndicaliste arriva, escorté de deux autres membres du comité de grève, le salon fleurait bon le propre.

La semaine suivante cet homme acceptait une deuxième invitation et, cette fois-ci, avec les trois chefs du comité de grève, il rencontrait un des patrons de la compagnie maritime. Quatre heures de discussion, agrémentées de moult tasses de thé, sandwiches et gâteaux servis par Madame et sa fille. Et ce qui fit peut-être pencher la balance fut le simple fait que l'employeur, détendu, sut dire un mot d'appréciation pour ces hommes. Un « pont » se construisit pendant ces heures qui

d'autre dans la vie que d'une bonne carrière, d'un mari, d'enfants et pour finir de mourir. Mais elles adorent venir à la maison et je crois qu'elles commencent à se faire à nos idées.»

Cœur ouvert, porte ouverte, disait M^{me} Simpson. Ce oui initial dont elle parle, n'est-il pas la clef de tous les oui de la vie, y compris ceux des jours de lessive, jours de confitures, jours de migraines — ou même d'articles à écrire ? Mais il est comme une porte de placard au grenier. Avant de l'ouvrir, on s'attend au pire : toiles d'araignées, rats, squelettes peut-être. Alors que c'est la porte aux surprises, aux vraies, qui nous feront éternellement vibrer comme un enfant à son premier feu de Bengale, qui nous rendront utiles au monde, qui feront qu'autour de nous la vie pour chacun aura du prix.

Jacqueline.

Confiserie - Glacier
Restauration



STÄMPFLI
Montreux

LIBRAIRIE FRANÇAISE S.A.

Livres français, anglais, allemands
Articles de bureau
Papier à lettres
Plumes à réservoirs

L. & A. GYGER MONTREUX
AV. DU CASINO 43 TÉL. 61 38 62

**PITTELOUP
CLARENS**

Grand choix
« chocolats suisses »

Envois pour tous pays
Téléphone 61 41 41

**Vos listes
de mariage**

seront traitées avec soin et
vos parents et amis
disposeront d'un choix
étendu

Magasin : av. du Casino 28
Montreux
Tél. 62 38 67

BEARD SA

Ω
OMEGA



montres pour dames dès Fr. 165.-
montres pour hommes dès Fr. 140.-

BORNAND
Grand Rue 64 Montreux



une
sécurité!

Garage de Bergère
J. L. HERZIG
1800 Vevey
Tél. 51 02 55


Kramer
frères s.a.
MONTREUX

Papeterie générale
machines et meubles de bureau
auront plaisir à bien vous servir

Montreux



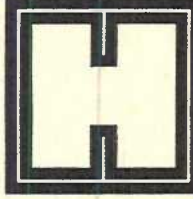
Office du Tourisme
Information
Drive-In



Viandes
Charcuterie
Conserves

Ed. Suter s.a.
Villeneuve

La qualité Suter



**Albert
HELD
+Cie SA**
tél. (021) 613141
Montreux

Portes insonores « Accordéon »
Fenêtres bois et bois + métal
Boiseries soignées
Bureaux de direction, etc.
Agencement de magasins